

Les chansonniers hors-Québec à Montréal

Un impact éphémère

Janine Messadié

Numéro 37, hiver 1985–1986

Un continent Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43188ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Messadié, J. (1985). Les chansonniers hors-Québec à Montréal : un impact éphémère. *Liaison*, (37), 24–25.

Les chansonniers hors-Québec à Montréal : Un impact éphémère

par Janine Messadié



L'aventure québécoise coûteuse de Gilles-Laurent Martin (Photo : Jules Villemaire)

Ce n'est plus un secret pour personne, il existe bel et bien une francophonie fleurissante hors des frontières du Québec. On vit en français au Manitoba, en Ontario, dans les provinces de l'Ouest, dans les Maritimes et même en Nouvelle-Angleterre. Bien sûr, l'agglomération des Canadiens de langue française varie selon les villes et les provinces. Ce sont des minorités, qui, dans le contexte politique et économique actuel, doivent constamment lutter pour préserver l'héritage de leurs ancêtres. Pourtant, malgré les difficultés qu'éprouvent les francophones hors Québec, il existe un étendard d'espoir que portent avec fierté les artistes de la chanson. Zachary Richard, Angèle Arsenault, Edith Butler, Ronald Bourgeois, Calixte Duguay, Gilles Laurent-Martin, Robert Paquette et Daniel Lavoie font partie des artistes qui, un jour, ont décidé de sortir de leurs « ghettos » minoritaires, pour enfin briller au firmament des étoiles de l'industrie musicale québécoise.

Avec ses six millions de francophones, le Québec est-il le marché idéal pour la diffusion des artistes canadiens de langue française? Pierre Boivin, président de la compagnie Kébec-Disques, à Montréal, croit que le marché est très restreint au Québec.

« La compétition est très forte ici . . . les artistes canadiens de langue française qui décident de venir faire carrière au Québec, ne sont pas assurés d'un éventuel succès, car les ventes du disque québécois a baissé de moitié depuis la fin des années soixante-dix. »

En effet, le Québec, qui, entre 1976 et 1979, vivait une crise d'identité, a permis à bien des artistes francophones hors frontières de venir s'imposer dans la Belle Province. C'était la grande mode du sentiment nationaliste et des chansons qui puisaient à même le patrimoine.

« Six ou sept ans passés, il y a eu une grosse vague au Québec. Les Calixte

Duguay, Angèle Arsenault et Edith Butler marchaient très fort à cette époque . . . c'était une période d'abondance pour les « folkeux ». Le territoire québécois était fertile et propice à ce genre de musique, mais depuis 1979, ces artistes n'ont plus l'impact qu'ils avaient. Aujourd'hui, ils vont continuer à chanter leur patrimoine, vont vendre moins de disques car l'impact de leur spécificité est presque inexistant . . . »

L'effervescence musicale des années 1970 a créé un véritable raz-de-marée au Québec, attirant à la fois artistes, producteurs et multinationales de l'industrie musicale. C'était une grande période de prospérité pour les artistes de la chanson du Québec et de l'extérieur, rapidement acclamée par les médias, la masse étudiante et le public au grand complet.

« Prenons l'exemple de Zachary Richard . . . C'est un artiste qui est venu au Québec à un moment où les Québécois adoptaient le joul, une langue dans



Un moindre impact pour Zacharie Richard depuis qu'il s'est établi en France (Photo : Jules Villemaire)

laquelle toute une génération pouvait se reconnaître. Le « timing » était idéal et l'approche de divertissement qu'a prise Zachary lui a permis de connaître un énorme succès ici . . . mais son impact est moindre aujourd'hui, puisqu'il vit en France, depuis quelques années. »

Pour l'ensemble des artistes de la chanson francophone hors Québec, le feu d'artifice n'a duré qu'un temps. Certains ont même tenté, avec plus ou moins de succès, une carrière en France. Et que dire d'Alain Grouette ou de Gilles Laurent-Martin, deux Franco-Ontariens pour qui l'aventure québécoise s'est avérée très coûteuse et sans grand résultat. N'oublions pas non plus Robert Paquette, pour qui la situation est devenue un peu plus difficile; malgré un tout récent microsillon et un vidéo, l'impact de son succès a beaucoup diminué.

Pierre Boivin rajoute : « Robert était très fort à l'époque de Paul Piché en 1978, mais pour survivre aujourd'hui, il doit faire le circuit des universités anglaises et américaines, car depuis trois ans, il ne vend plus autant de disques au Québec. Par contre, Paquette a la chance d'être bilingue et peut davantage développer sa carrière de chansonnier des deux cotés de la frontière. »

Question de chance, question de « timing », question de moyens aussi. Daniel Lavoie, dont l'heure de gloire vient de sonner des deux côtés de l'Atlantique, a investi 100,000 dollars et plusieurs mois de travail pour son dernier microsillon, **Tension Attention**.

« À l'époque de **Nirvana Bleu**, un disque dont je suis encore très fier aujourd'hui car c'est un album vrai qui se rapproche beaucoup de moi, les gens chuchotaient : « Lavoie est fini, il ferait mieux de changer de métier ». J'ai alors compris qu'il fallait que je change de direction, que je recharge mes batteries. Je l'ai fait avec Daniel DeShaime, un gars génial avec qui j'adore travailler. Il est très critique à l'égard de mes chansons, ce qui m'a permis de perfectionner mes idées et mon style. On a travaillé deux ans sur **Tension Attention** . . . et ça l'air de marcher assez bien . . . »

Au sommet de sa popularité au Québec et déjà une vedette en France, Lavoie connaît en ce moment un impact indéniable.

« J'sais que les gens réagissent bien et m'acceptent bien . . . Si on peut dire que le succès que j'ai depuis quelques temps est une forme d'impact, alors oui, j'ai un impact . . . mais c'est difficile pour moi de juger, car je suis assis dans le « driver's seat ». »

Mes racines manitobaines . . . pas au niveau de ma carrière (Lavoie)

Le succès de Daniel Lavoie est le fruit de plusieurs années de labeur, d'évolution et de croissance. Son talent indéniable, son goût du risque et de l'aventure, lui ont permis de découvrir le Québec, un endroit qui s'est avéré propice à l'éclosion de son talent.

« Je suis venu au Québec, il y a quinze ans par goût de l'aventure . . . J'y suis resté, parce que j'ai aimé ça . . . et c'est par la suite que j'ai décidé d'y travailler ma carrière . . . »

Le cheminement de Lavoie ne peut pas être considéré comme une recette magique. Le contexte québécois n'est plus le même. Le malaise est si grand dans l'industrie du disque et du spectacle francophone qu'aucun artiste de la chanson hors Québec n'a réussi à percer et à faire carrière sur la scène québécoise depuis bientôt six ans. Même à l'échelle locale, la plupart des artistes francophones hors Québec ne réussissent à survivre qu'à coups de subventions gouvernementales. Le marché est trop restreint et les moyens trop limités; les artistes francophones ne sont pas en mesure de faire concurrence aux produits de la puissante industrie anglo-saxonne.

Paquette a la chance d'être bilingue

Et il ne suffit plus, pour les artistes de la chanson francophone hors Québec, de viser le marché québécois pour atteindre la notoriété et le succès. C'est à l'échelle du marché de la francophonie mondiale que se trouve la planche de salut. Les vedettes québécoises de l'heure, les Diane Tell, Diane Dufresne, Fabienne Thibeault, Céline Dion . . . ont dû percer le marché européen pour se donner les moyens financiers et techniques de rivaliser avec les artistes anglo-saxons. Daniel Lavoie, lui-même l'admet :

« Je chante en français et je fais carrière en français . . . je fais donc partie de toute la francophonie, que ce soit la francophonie du Manitoba, de l'Ontario, de l'Île de la Réunion, de la France, de la Suisse ou de la Belgique . . . Je ne me considère pas plus qu'il faut Manitobain, mes racines manitobaines se situent au niveau du cœur et de l'âme, elles ne se situent pas au niveau de ma carrière, ou de ce que je dis ou au niveau de ce que je fais . . . Je pense qu'il faut faire partie de cette francophonie universelle . . . »



Daniel Lavoie : « J'ai compris qu'il fallait que je recharge mes batteries. » (Photo : Jules Villemaire)

Janine Messadié est journaliste à la pige, notamment pour la Société Radio-Canada à Toronto.